

# Raisa Inocêncio

## « Dans l'inconscient collectif, la sexualité féminine est synonyme de danger »

La philosophe brésilienne analyse, dans son nouvel ouvrage, « Guérir Vénus. Décoloniser l'amour », comment depuis l'Antiquité un imaginaire masculin s'est déployé, faisant de la déesse romaine une figure incarnant la beauté, mais servant aussi à marginaliser les femmes

### ENTRETIEN

L'écriture de *Guérir Vénus. Décoloniser l'amour* (Wildproject, 2025), de Raisa Inocêncio déroutera plus d'un lecteur. La philosophe et artiste brésilienne « pirate » la langue française, qu'elle travaille tantôt en universitaire, tantôt en *callegera*, en fille de la rue, elle qui vient d'un milieu populaire. Néanmoins, la chercheuse associée à l'université de Brasília ainsi qu'à l'Université fédérale de Rio de Janeiro déploie une riche démonstration. A travers la lecture de Platon, de Georges Cuvier et d'autres médecins du XIX<sup>e</sup> siècle ainsi qu'un nouveau regard porté notamment sur les tableaux de Botticelli, elle observe comment la déesse romaine, souvent présentée comme idéal féminin, est aussi utilisée pour désigner une femme maléfique.

A tel point que « cette figure, avec ses attributs érotiques et féminins, est convoquée la majorité du temps pour réprimer, marginaliser ou inférioriser les femmes ». Dans une approche intersectionnelle et décoloniale, l'auteur étudie comment ces diverses représentations s'inscrivent dans une culture patriarcale violente, qui brutalise les femmes selon qu'elles sont blanches, noires, bourgeoises, pauvres, trans... de manière à la fois spécifique et similaire.

Vénus incarne un idéal de beauté mais également une

nature féminine maléfique. Comment l'expliquer ?

La conception platonicienne de l'amour, telle qu'elle est formulée notamment dans le *Banquet*, avec le discours de Pausanias, installe une bipolarité de Vénus – Aphrodite pour les Grecs. La déesse est ainsi décrite comme étant à la fois céleste et populaire, représentant aussi bien un idéal féminin qui peut mener au beau et au bien, qu'une fille facile, sans valeur morale. Cette dualité exerce une forte influence en Occident, de la pensée chrétienne à la modernité.

Le regard masculin a donc dessiné un idéal féminin, qu'il suspecte toujours de dissimuler une nature maléfique. Saint Augustin, par exemple, emploie le nom de Vénus pour désigner un diable féminin. Et à partir de l'Époque moderne, on parle de maladies « vénériennes » – qui vient de Vénus : seule la femme est rendue responsable des maladies sexuellement transmissibles. Si bien

**« UN CERTAIN TYPE D'ÉROTISME, QUI S'INSCRIT DANS UNE DOMINATION MASCULINE PLUS LARGE, SEXISTE ET RACISTE, EST DEvenu HÉGÉMONIQUE »**

que dans l'inconscient collectif, la sexualité féminine est synonyme de danger. Ces discours sur Vénus participent au déploiement d'une culture de domination patriarcale.

**En quoi cette image double de Vénus participe-t-elle à une culture du viol ainsi qu'à la prédation physique et symbolique des corps féminins, que vous nommez la « chasse aux femmes » ?**

Cette femme maléfique, il faut la contrôler. Cela a abouti, en Europe, à la chasse aux sorcières, qui s'inscrit dans un mouvement plus large de capture des femmes, capture symbolique de leur image, mais aussi physique, réelle. Autre exemple, lorsque Botticelli peint *L'Histoire de Nastagio degli Onesti*, il met en scène une chasse aux femmes, avec des chiens, qui finit par un mariage. Les images, les mots ont un impact concret sur le réel. Ils traduisent et forment une culture.

Cette chasse aux femmes, c'est l'enfermement des femmes dans leur corps et leur nudité. Ce n'est pas une histoire ancienne. On continue d'exposer les corps nus des femmes. Il n'y a qu'à regarder la programmation des musées. Les artistes du collectif américain Guerrilla Girls ont ainsi souligné que moins de 3 % des artistes exposés au Metropolitan Museum of Art [*à New York*] sont des femmes alors que celles-ci représentent 83 % des nus. C'est un choix de curation qui est l'expression

de ce regard, alors qu'au même moment on enferme les femmes dans l'espace privé de mille et une manières, en les surchargeant de tâches domestiques, en leur recommandant de ne pas sortir seules la nuit, etc.

**Quelle est la particularité de cette figure de Vénus lorsqu'elle est appliquée aux femmes noires ?**

Elles sont hypersexualisées. Depuis l'Époque moderne, on fantasme beaucoup sur elles. De nombreux hommes de science ont écrit sur la soi-disant proximité de ces femmes avec la nature, sur la taille de leurs fesses, de leur sexe... Ces femmes étaient vues du côté de l'animalité et ont été dépossédées de leur intelligence. L'histoire de Sarah Baartman [*née en 1788 ou 1789, et morte en 1815*], qu'on a appelée la Vénus hottentote, est à ce titre révélatrice.

Cette femme khoikhoï, d'Afrique du Sud, a été exhibée en Europe à cause de la taille de ses fesses. Mais elle a toujours refusé de montrer son sexe. Or, après sa mort à Paris, Cuvier a disséqué son corps et ses parties génitales, dont il a réalisé un moulage et qu'il a ensuite conservées dans du formol. Il voulait ainsi mesurer la taille de ses organes génitaux pour décider si les Khoikhoï appartenaient à la même humanité que les Blancs. Sa destinée rappelle que quand vous êtes une femme non blanche, vous resterez toujours per-



YANN LEGENDRE

çue et traitée différemment. Malgré ce que vous direz, vous serez toujours définie par un regard masculin blanc.

**Dans ce contexte, quel est le rôle de l'érotisme ?**

L'érotisme est quelque chose qui est en chacun de nous. Le problème, c'est qu'un certain type d'érotisme, qui s'inscrit dans une domination masculine plus large, sexiste et raciste, est devenu hégémonique. La question qui se pose alors, c'est comment repenser l'érotisme sans ces rapports de domination et en faire une relation qui mobilise le désir et la joie.

**Dans quelle mesure cette double Vénus peut-elle devenir une figure d'émancipation ?**

D'abord, en ne la réduisant pas à un statut de victime et en lui redonnant sa capacité d'agir par elle-même. Sarah Baartman, Joséphine Baker [*1906-1975*] n'ont pas seulement eu à subir. Elles ont

été aussi actrices de leur destin. Sarah Baartman parlait plusieurs langues, elle a revendiqué avoir signé un contrat d'actrice. Elle était peut-être aliénée. Et même si elle était soumise à un maître, elle s'est battue pour exister.

Quant à Joséphine Baker, elle a joué avec la négrophilie en vogue en France dans l'entre-deux-guerres, avec l'engouement pour les arts dits « nègres ». C'était une femme intelligente et courageuse qui a ensuite pris une part active dans la Résistance. Ces femmes étaient complexes. La première étape de l'émancipation, c'est la prise de conscience de la situation pour ensuite se réparer et se soigner. Avoir un discours sur soi, c'est poser un premier acte de dignité. C'est penser par soi-même, sans peur ni honte, pour déconstruire ces représentations des femmes, de la beauté et de l'amour. Et s'affirmer. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉVERINE KODJO-GRANDVAUX

# Mark Carney ou la volonté d'émanciper le Canada des Etats-Unis

### ANALYSE

**LE PREMIER MINISTRE CANADIEN MISE SUR DES COALITIONS À « GÉOMÉTRIE VARIABLE », FORMÉES AU GRÉ DES ENJEUX DU MOMENT**

Le Canada est sans cesse dépeint comme écrasé par son voisin américain. Dans une célèbre métaphore, Pierre Elliott Trudeau, premier ministre (1968-1979, 1980-1984), l'avait résumé ainsi, dès 1969 : « C'est comme dormir avec un éléphant. Si douce et placide que soit la bête, on subit chacun de ses mouvements et de ses grognements. » En 2026, la bête est tonitruante et casse tout. Mais le voisin canadien, lui, cherche désormais à quitter le lit. Car dans le monde d'aujourd'hui, selon les mots du premier ministre actuel, Mark Carney, au Forum économique mondial de Davos, en Suisse, le 20 janvier, citant l'historien grec Thucydide, « les forts agissent selon leur volonté et les faibles en subissent les conséquences ». Le Canada est donc à la recherche d'une troisième voie, pour peser face aux puissances hégémoniques, à l'heure où l'ordre international s'efface.

« Ses mots ont fixé une réalité que les Canadiens ressentent mais n'exprimaient pas forcément, ce qui peut reconforter », estime Asa McKercher, titulaire de la chaire Relations Canada-Etats-Unis à l'université St. Francis Xavier, en Nouvelle-Ecosse. Le discours de l'ex-patron de la Banque d'Angleterre (2013-2020), d'une précision chirurgicale, a acté un changement d'ère : Donald Trump n'est pas une parenthèse. Adieu la *pax americana* et l'âge des traités internationaux – plus ou moins – respectés.

Ses mots tournent aussi la page du Canada de l'ère Justin Trudeau (2015-2025), perçu comme candide sur la scène internationale. L'ex-premier ministre s'était notamment fait sévèrement recadrer en 2022 par le président chinois Xi Jinping, lors d'une altercation filmée, pour avoir divulgué à la presse le contenu d'une conversation entre eux. Et son voyage en Inde, en 2018, avait tourné au fiasco absolu. « L'échec de la campagne de Justin Trudeau pour obtenir un siège au Conseil de sécurité de l'Organisation des nations unies l'illustre : il y avait beaucoup de maladroites derrière de hautes ambitions », note Asa McKercher. Le Canada version Mark Carney adopte, lui, une *realpolitik* assumée, flexible sur les principes, reconnaissant, à Davos, que tous les partenaires du pays « ne partagent pas nécessairement l'ensemble de [ses] valeurs ».

**Marges d'indépendance étroites**

Le discours du 20 janvier a quelque chose de rassurant : si les poussées hégémoniques sont incontestables, l'asphyxie des puissances intermédiaires peut être contrée, à condition qu'elles s'allient. Ottawa se veut le « canari dans la mine », en espérant devenir vite le guide d'une coalition d'Etats adeptes du libre-échange et des principes démocratiques : « Si les Etats-Unis ne veulent plus mener, le Canada le fera », disait Mark Carney, le 3 avril 2025.

Avec qui s'allier alors ? Le premier ministre canadien mise sur des coalitions à « géométrie variable », formées au gré des enjeux du moment. En moins d'un an à la tête du pays,

il tire déjà un bilan comptable de cette doctrine : 12 accords commerciaux et de sécurité conclus, dont des partenariats avec la Chine et le Qatar, en attendant une possible entente avec l'Inde. Mais ce concept séduisant d'alliances contextuelles n'est pas sans péril. « Se rapprocher de puissances autocratiques comme la Chine, selon l'intérêt du moment, reviendrait à renoncer à des principes supérieurs au profit d'un gain rapide : ce serait du trumpisme, d'une certaine manière », note Daniel Fried, ex-ambassadeur américain en Pologne (1997-2000). Il estime plutôt que le Canada doit refuser de transiger sur ses valeurs, en attendant que l'orage Trump passe.

D'autant que les coalitions au cas par cas pourraient vite être empêchées : des marges d'indépendance existent pour Ottawa, mais elles restent étroites. Dans une renégociation de l'accord de libre-échange Canada-Etats-Unis-Mexique, en vigueur depuis 2020, Washington pourrait, par exemple, tenter de restreindre l'exportation de certains minéraux critiques vers la Chine par des clauses sur les chaînes d'approvisionnement sécurisées. « Mark Carney raisonne en banquier : toute diversification réduit le risque de dépendance, comme on répartit un portefeuille d'investissement. Mais, à l'heure actuelle, les Etats-Unis sont incontournables, et nous restons à la place du petit frère... », observe Asa McKercher.

Le retour triomphal de Mark Carney au Canada après Davos s'est d'ailleurs conclu par un atterrissage brutal. Il a découvert que, pour l'instant, l'honnêteté a un prix, et que la confi-

guration actuelle du monde l'écrase de tout son poids. Son discours du 20 janvier a reçu une pluie d'éloges. En représailles, Trump a menacé Ottawa de droits de douane de 100 % si le Canada concluait un accord définitif avec Pékin. Le président américain, qui, en octobre 2025, qualifiait encore Mark Carney de « leader de classe mondiale », lui réserve désormais le titre railleur de « gouverneur du Canada », dont il affublait déjà Justin Trudeau.

Surtout, Washington resserre son étreinte. Alors que le premier ministre canadien prononçait, jeudi 22 janvier, sur les plaines d'Abraham à Québec – lieu symbolique où la France, lors d'une brève bataille, en 1759, perdit la province au profit des Anglais –, un discours sur l'unité canadienne, le secrétaire américain au Trésor, Scott Bessent, encourageait plus qu'à demi-mot l'Alberta à rejoindre les cinquante étoiles du drapeau américain. Le mouvement sécessionniste de cette province de l'Ouest y gagne du terrain : un référendum sur l'indépendance albertaine pourrait avoir lieu dès 2026. Les Etats-Unis comptent bien en profiter : depuis le mois d'avril 2025, des membres de l'administration Trump ont rencontré à trois reprises des membres du groupe séparatiste. « Le pouvoir des moins puissants commence par l'honnêteté », soulignait Mark Carney à Davos. Mais Ottawa, en quête d'une nouvelle place plus lumineuse sur la scène mondiale, peut-il encore dormir tranquille ? ■

ELLIOTT DUMOULIN (MONTREAL, CORRESPONDANCE)